

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1969)
Heft: 4

Artikel: L'herméneutique paulinienne peut-elle aider à apprécier la conception lucanienne de l'histoire?
Autor: Carrez, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'HERMÉNEUTIQUE PAULINIENNE PEUT-ELLE AIDER À APPRÉCIER LA CONCEPTION LUCANIENNE DE L'HISTOIRE ?

Situation de Luc

Prononcer le nom de Luc, auteur de l'œuvre adressée à Théophile, c'est susciter pour le néotestamentaire toute une série de questions relatives aux intentions qui ont présidé à la rédaction de son œuvre. A-t-il voulu écrire une histoire (mais qu'est-ce qu'une histoire ?) ou ne réclamons-nous de lui qu'un compte rendu ? Mais celui-ci peut-il être détaché de la personne qui nous rend compte et qui choisit, insiste, ou supprime de telle sorte qu'il nous livre son témoignage sur la révélation ? Ou si telles ne sont pas ses intentions, qu'est-ce qui inspire l'ensemble de son œuvre ? Le Seigneur, l'Esprit ? Mais ces questions sont-elles celles qui doivent être posées à l'auteur de cette œuvre globale composée du troisième évangile et du livre des Actes ? Si nous avions sa réponse, celle-ci nous surprendrait sans doute et nous interrogerait certainement sur des points laissés dans l'ombre alors qu'elle relèguerait au second plan certaines options le concernant.

La lecture opérée par Luc des données évangéliques et apostoliques, l'analyse de sa présentation, l'exégèse et la théologie lucaniennes ne peuvent laisser indifférents. Témoins pour situer le débat concernant Luc, ces deux opinions : « La pensée de l'auteur reflète seulement celle de l'Eglise de son temps, où les deux courants palestinien et hellénique se sont rencontrés et combinés, où ce qui subsistait du paulinisme a été sensiblement banalisé et abâtardi et où l'universalisme n'est plus mis en question. Au reste l'auteur n'est que *très peu théologien* ! » Ainsi s'exprimait Maurice Goguel ¹. Hans Conzelmann ², à la suite de Ph. Vielhauer ³, ne partage pas cette opinion : « Luc est le

¹ MAURICE GOGUEL : *La naissance du Christianisme*, p. 367.

² HANS CONZELMANN : *Die Mitte der Zeit* (4^e éd.). Introduction, p. I à II.

³ PH. VIELHAUER : *Zum Paulinismus der Apostelgeschichte*. Ev. Th. 1950, p. 1 s.

créateur d'une histoire du salut centrée sur Jérusalem. Il procède par étapes successives et transforme ainsi l'eschatologie de Jésus en conférant à l'intervention de l'esprit ce qui était dit du Royaume à venir. Cette construction n'a d'historique que l'apparence et ressort bien davantage de l'intention théologique. *Luc est ainsi avant tout un théologien.* » Telle est, résumée, l'introduction de H. Conzelmann à son ouvrage quatre fois réédité : *Die Mitte der Zeit*.

Certes, il est vrai que Luc (employons ce nom d'auteur pour la commodité) nous présente une réflexion systématique qui se déroule de Jean-Baptiste à Paul et qui donne valeur théologique significative à la géographie et à l'histoire pour nous fournir le plus long de tous les évangiles réunissant les actions du temps de Jésus sur la terre et du temps de Jésus élevé, si nous acceptons de le suivre du premier chapitre de l'évangile de Luc au 28^e chapitre du livre des Actes.

Pour tenter de l'apprécier correctement : trois approches de l'œuvre de Luc sont nécessaires.

1^o Tout d'abord en nous rappelant que l'évangile de Luc et le livre des Actes forment *un tout* et que l'un ne peut être compris sans l'autre ; il est indispensable de considérer tous les rapports entre les deux parties du même ouvrage : nous ne pouvons chercher la révélation dans l'évangile et l'histoire dans le livre des Actes ou vice versa, analyser le style de l'un et la pensée de l'autre ou les considérer seulement de façon autonome. Etienne Trocmé¹ a judicieusement rappelé que l'auteur de l'œuvre dédiée à Théophile songe à toute la série d'événements dont l'ensemble constitue à ses yeux l'intervention décisive de Dieu dans l'histoire, l'accomplissement de toutes les prophéties. L'« évangile » adressé à Théophile embrasse d'un même coup d'œil tout le temps du salut de Jean-Baptiste à Paul.

2^o Ensuite en nous souvenant que la première partie de cette œuvre, l'évangile de Luc, enquête historique sous-tendue par une théologie, présentation actualisée d'un connaisseur des traditions chrétiennes, peut et doit être *comparé* aux deux autres évangiles synoptiques. La sobriété de Luc, sa modération, son respect des traditions chrétiennes sautent aux yeux. Sobre, Luc n'allégorise pas ; modéré, il n'ajoute aucun merveilleux à ses sources, parfois même il l'atténue (ainsi, dans les Actes, les récits d'Eutychus, 20 : 7-12, et du serpent 28 : 3-6, par exemple) ; esprit clair, partout, Luc suit un plan très net, et dans son exposition intentionnelle, respecte Marc au point qu'il réussit presque intégralement à conserver la structure de Marc en ne lui apportant que deux modifications majeures, Luc 6 : 20 à 8 : 3 et 9 : 51 à 18 : 14. *De cette comparaison synoptique résultent*

¹ ETIENNE TROCMÉ : *Le livre des Actes et l'histoire*, p. 48 à 50. Paris 1957.

certaines constatations : Luc n'a pas voulu nous fournir une catéchèse ecclésiale telle celle de Matthieu qu'il ignorait certainement, ni nous fournir un document, constitué de notes évangéliques élémentaires, un peu trop profanes à son gré, dans le genre de Marc. S'il a une pensée théologique, il n'écrit pourtant pas une théologie et sait faire preuve d'un souci de rédaction très net en intégrant géographie et histoire.

3^o Enfin *la comparaison avec Paul* aussi est riche d'enseignement. Sans Luc, sans le livre des Actes qui peut apparaître comme une apologie paulinienne, le cadre chronologique, le contexte politique profane — limité il est vrai — les possibilités d'analyse du milieu ambiant, le déroulement des voyages missionnaires, tout cela nous échapperait pour la plus grande partie. Certes — et c'est un reproche presque trop formulé — *Luc ne dit pas tout* et fait un choix lorsqu'il nous relate ce qu'il a reçu, se montrant parfois plus soucieux du détail que de l'ensemble (heureux détail !), plus exigeant sur le déroulement jour après jour que curieux et intéressé par la vérification de certains faits (subtil journal). Mais — et ceci doit être dit avant d'en venir au point précis de notre exposé — non seulement *la chronologie paulinienne est grandement, sinon presque totalement redevable à Luc*, qu'il s'agisse de la chronologie absolue (pensez à Gallion !) ou relative (songez aux voyages !), mais encore *c'est grâce à Luc que nous pouvons analyser la structure d'ensemble de la pensée paulinienne*, quitte à la vérifier par un certain structuralisme et à s'étonner de leur accord ! N'est-ce pas Luc qui met en lumière le centre de gravité de chacun des trois voyages, qui souligne, par les discours-programmes d'Antioche de Pisidie, d'Athènes et de Milet, comment l'apôtre se tourne d'abord vers le Juif au cours du premier voyage, comment se produit le choc avec l'hellénisme au cours du second, enfin comment l'homme d'église du troisième voyage s'adresse à une Eglise faite de Juifs et de Grecs.

Notre titre *L'herméneutique paulinienne, peut-elle nous aider à apprécier la conception lucanienne de l'histoire ?* suffit à montrer que nous ne voulons procéder qu'à une des trois approches signalées. Nous avertissons donc de la limite même que nous nous imposons au préalable. Mais nous devons un mot d'explication. La matière lucanienne a été très souvent soumise aux analyses et aux synthèses synoptiques. Ce que nous dirions n'éclairerait pas davantage le débat sur ce terrain. Les études récentes sur le livre des Actes ont montré les étroites connexions de plan, de structure, de style, de méthode, de respect et de choix entre les parties de l'histoire lucanienne coupée par l'élévation-ascension du Christ (avec tous les problèmes posés par la double présentation, finale dans l'Évangile, initiale dans le livre des Actes, ainsi qu'avec les significations qui en résultent).

Il reste à se demander (et c'est ce que nous avons choisi) s'il est juste de critiquer Luc en partant de Paul, en trouvant chez Paul la véritable interprétation existentielle et les débuts d'une certaine conception de l'histoire du salut pour ne constater chez Luc qu'une histoire du salut plus développée, mais quelque peu déformatrice. Sur ce point l'œuvre de Conzelmann, menée avec nuance et intelligence, révèle certes des résultats dignes d'intérêt. Mais ces résultats ne seraient-ils pas encore plus nets et plus exacts s'ils étaient ensuite corrigés par une étude qui embrasserait la totalité de ce que Luc a voulu transmettre et si l'herméneutique paulinienne n'était pas réduite à son seul aspect existentiel ?

Même si les divers systèmes exégétiques soulignent chacun des données profondes, Paul ne peut être enfermé dans un système plus ou moins réducteur dans ses applications et davantage encore Luc ne peut l'être. Dans cette trop brève introduction, nous voudrions seulement montrer les points de contact et les différences entre leurs herméneutiques très proches dans leur intention, différentes dans leur application à cause de la différence de matière entre les écrits lucaniens et pauliniens, à cause de la différence de situation, puisque vingt ans au moins nous séparent de la fin de la période de rédaction des œuvres majeures de l'apôtre ¹. Témoin oculaire et collaborateur de Paul en Macédoine, à l'arrivée en Europe et ensuite sur la fin du troisième voyage, depuis Troas au moins, jusqu'à Rome, Luc applique la méthode herméneutique telle qu'il l'a reçue et comprise. Cela ne veut pas dire qu'il répète ce qu'a dit Paul, mais qu'il procède de façon très proche.

D'où deux points importants à examiner :

- A. Quelle herméneutique paulinienne a reçu Luc ?
- B. Quel usage en a-t-il fait ?

A. *Quelle herméneutique paulinienne a reçu Luc ?*

De Paul, Luc a appris la nécessité d'un langage agissant, où se forgent des termes, des expressions qui doivent être le plus justement porteurs de la réalité qu'ils prétendent exprimer. Si Paul a fait de la linguistique comparée, c'est dans l'action, parce qu'il se trouvait en des lieux carrefours, avec des auditoires variés sur lesquels il voulait se modeler pour leur permettre de connaître Christ. L'art de Paul consiste donc à prendre de larges thèmes spatio-temporels dont l'aspect peut être double, juif et grec, et dont l'influence sur ses auditeurs peut être aussi double, tout en restant pour chacun porteur de l'essentiel.

¹ Les œuvres du niveau deux, marquées par le séjour à Ephèse, bien que rédigées aussi ailleurs (I Cor., Gal., Phil., Rom.).

Luc, qui écrit pour des *Grecs*, voit tout à la fois la part de l'hellénisme et celle du judaïsme dans la pensée paulinienne et lorsqu'il écrit, quelque quinze ans après la mort de l'apôtre, il se souvient de la manière dont Paul s'est soucié de ce que nous appellerions aujourd'hui la sociologie du monde ambiant et de ses problèmes de langage. Luc a bien saisi l'ambivalence voulue par Paul de schèmes ordinairement acceptés par les uns et par les autres, mais légèrement transformés de façon à présenter pour tous un caractère de surprise.

Il a appris comment dans des villes aussi mêlées que Corinthe ou Ephèse, *Paul a su maîtriser le langage* au point de ne pas hésiter à juxtaposer formule grecque et formule juive (par ex. : Phil. 2 : 2 : miséricorde et entrailles). Lorsque Paul emploie un seul mot, une seule formule, cela signifie soit qu'il s'adresse à un milieu plus ou moins homogène, soit, plus couramment, qu'il suppose et veut que cette formule soit valable pour tous, tant Juifs que Grecs. Cette intention ne signifie pas réalisation et les correctifs apportés par l'apôtre à son enseignement sur la résurrection le prouvent. Sur ce point, par exemple, avec la concentration opérée par Paul sur le mot « egeirein », réveiller, ressusciter, pour en faire le terme technique qui affirme que l'événement de la résurrection a eu lieu pour le Christ ou aura lieu pour les croyants, et simultanément l'élargissement donné au mot « vie » pour désigner les effets actuels de la résurrection, manière de procéder qui va à l'encontre des habitudes de Paul qui souvent réunit dans un seul mot, auquel il donne la dimension la plus large possible, tous les sens, ainsi Pistis, qui signifie aussi bien « foi de l'homme » que « fidélité du Seigneur », « confiance », « conversion », « conviction », « formule de foi », « ensemble des croyants » — explique peut-être (nous y reviendrons) le fait que Luc manie le grec avec une maîtrise remarquable, mais respecte aussi les archaïsmes, les aramaïsmes les plus surprenants lorsqu'il s'agit ainsi de maintenir, ou de faire apparaître, ou de souligner une signification traditionnelle d'un événement.

Sur le plan du *temps* et de l'*histoire*, le langage de Paul est beaucoup plus large que les différentes options exégétiques modernes peuvent le laisser supposer. Paul a su trouver un langage qui donne à son eschatologie une force singulière. Luc s'en souviendra. Ainsi, pour ne citer que trois passages caractéristiques tous extraits du deuxième niveau de la pensée paulinienne : 1 Cor. 7 : 29-31, 10 : 11 et Rom. 13 : 11-14, nous y discernons comment Christ met en mouvement l'histoire des hommes vers son but, son accomplissement. Mais aussi et conjointement, nous y voyons comment Christ met en mouvement le but de l'histoire vers les hommes et les rend participants de son accomplissement. L'affirmation de 1 Cor. 10 : 11 « nous vers lesquels les éons se sont rencontrés » (et non pas la plate traduction : « nous qui sommes parvenus à la fin des temps ») souligne de façon caracté-

ristique comment chez Paul tout pointe vers cette décision. Mais cette décision n'est pas atemporelle, elle a bien lieu dans le temps ; bien que toute chargée d'éon, d'ère, de temps et d'instant, elle reste plus énigmatique que le tracé d'une ligne d'histoire du salut même avec des variables, ou qu'une décision inscrite et ponctualisée dans l'instant. Une étude herméneutique paulinienne en situation brise les options qui nous sont trop souvent présentées comme les seules possibles, car toutes ces lectures sont en partie — faut-il dire en réduction — valables, mais ne suffisent pas à assumer la totalité du langage et de la pensée pauliniennes.

Paul surprend par son eschatologie le Juif et le Grec. Sans jamais employer le mot d'histoire affectionné aujourd'hui, il présente le cours du monde, la marche des éons comme mouvement de l'action et de la présence du Christ, il surprend le Juif en insistant sur la juxtaposition des deux ères (présente et à venir) *dans le devenir même de la vie humaine*, en faisant de cette juxtaposition réalisée en Christ à la fois une aspiration vers l'avenir et une impulsion vers lui, une source de développement de croissance et de progrès. Paul surprend le Grec en mettant le temps en mouvement, en l'orientant, en le pointant, il lui montre autrement que ne le ferait le Juif toute la signification du temps de l'ancienne alliance comme préparation à celui de la nouvelle, il souligne la responsabilité de l'homme dans l'histoire et même et surtout dans l'histoire de Dieu et brise la notion de nécessité, de destin inscrit qui gouvernerait même Dieu dans un déroulement fixé et fixiste... Nous n'analysons pas I Cor. 7 : 29 et 31, ni Rom. 13 : 11-14, faute de temps, mais nous constatons que nous avons là trois formules qui vont être propres à nous permettre de mesurer l'influence de Paul sur Luc. Ces trois formules, situées dans trois contextes différents (mariage et célibat, nouvel exode, vie aujourd'hui dans l'Etat, dans la nation), trois formules qui ne sont pas exclusivement temporelles tout en étant marquées par le temps, traduisent une rencontre décisive qui nous concerne, dans laquelle *nous avons une décision à prendre, mais sans que nous ayons à en créer les conditions*. Ces trois formules nous mettent en présence d'autre chose que d'une chronologie, que d'un déroulement du temps. Elles ne nous placent pas non plus en face d'une éternité statique où nous serions simplement initiés et guidés par quelques sens uniques ou interdits !

Dire avec Oscar Cullmann ¹ : « Le temps biblique n'est pas une matière chronologique inerte ou fixée, mais Dieu peut en disposer à son gré, le comprimer ou l'allonger, et c'est lui seul qui en connaît la durée des époques. », c'est faire que notre époque actuelle offre ainsi

¹ OSCAR CULLMANN : *Le salut dans l'histoire*, 2^e partie, § 4.

un caractère tendu qui n'est ni un simple présent, ni un simple futur ; pour être exact partiellement, cela reste insuffisant. Car cela ne souligne pas assez ce qui semble, pour Paul, avoir donné à son expression une liberté d'expression plus grande encore. La rencontre, l'approche n'est pas formulée en des termes uniquement spatio-temporels, parce que la souveraineté du Christ sur notre histoire humaine commence par son insertion au cœur même de l'histoire des hommes, et donc par une décision, divine cette fois, d'un temps, d'un lieu, d'un peuple ; c'est toute la contingence avec toutes ses limitations, c'est le choix même d'une certaine langue, d'un certain langage, à la fois précis et porteur d'universel, et c'est la raison pour laquelle le langage de Paul reste très large. Il nous met en relation avec cet acte historique précis, mais nous ne le sommes que dans une intimité, dans une communion actuelle avec décision actuelle et Paul a laissé toujours subsister l'impulsion, le mouvement créé, entretenu dans le temps des hommes, dans la vie humaine, dans leur sphère terrestre, avec comme corollaire le règne sur le temps et le règne sur la terre, *tout aussi bien que* sa tension ressentie, subie, exprimée au cours de la succession sinon des instants, du moins des décisions et des actes.

Dans un monde où les diverses civilisations pouvaient apparaître soit en hiatus, plus ou moins en rupture, soit plus ou moins en état de fusion les unes par rapport aux autres, autrement dit à la fois en pleine disparité et en pleine homogénéité possibles, Paul, pour conserver à ses grands schèmes toute leur force, n'a pas choisi un langage restreint, ne l'a pas chargé d'une potentialité unique, réductrice, unificatrice, mais au contraire lui a donné une largeur accueillante où mystères, foi juive, culture grecque, clarté romaine, vertu stoïcienne pouvaient se comprendre et se trouver. Lorsqu'il dit se faire tout à tous, il ne donne pas seulement sa règle d'action, il nous fournit un précepte qui est celui de son herméneutique fondamentale. Ce travail d'approche, de découverte de l'herméneutique paulinienne originelle est très important, car il nous montre à l'intérieur même du Nouveau Testament, pour le temps apostolique, une herméneutique première destinée à répondre aux possibilités d'un temps, d'un lieu. Luc saura à sa manière et sur une matière proche, mais différente, faire de même.

B. *Quel parti Luc a-t-il tiré de cette herméneutique ?*

Luc se trouve amené à écrire à un moment où il est nécessaire de dire qui fut ce Jésus-Christ que confessent les croyants, comment ses premiers disciples ont été amenés à le connaître, quelle vie il a mené sur la terre. Si, devant Jésus, la difficulté fut d'abord de le confesser comme le Christ, devant le Christ cru, il se révéla nécessaire de dire quel Jésus il a été. Luc a certainement été sensible à la manière dont

Paul mène tantôt ses auditeurs et ses destinataires de Jésus au Christ, ce qui correspond plus dans ses lettres à une visée grecque, tantôt de Christ à Jésus, ce qui dénote plutôt une visée juive, d'où les deux expressions Jésus le Christ et le Christ Jésus ! Mais au temps de Paul, il y avait encore des témoins oculaires et la nécessité d'avoir des évangiles ne s'était pas encore fait sentir comme ce fut le cas vers 75-80 ! A cette époque, la situation ecclésiastique s'est sensiblement modifiée. Si l'on estime, avec L. von Hartling et Bo Reike ¹, qu'après l'œuvre de la mission paulinienne, il y a environ 40 000 chrétiens pour 2 millions de Juifs, au temps de Luc on peut estimer à 60 000 le nombre des chrétiens d'Asie et à 240 000 le total de l'Eglise dans l'Empire romain. Le paulinisme, s'il est mis en question, l'est plus par sa diffusion et son abâtardissement que par une opposition issue d'un judéo-christianisme frappé par la chute de Jérusalem et réintégré dans la grande Eglise. Le respect de Luc le porte d'une part à transcrire l'événement comme un acte historique (d'où toute élimination du présent historique), mais en même temps, Luc a le souci de montrer la valeur pour le temps présent du message et des événements du passé.

C'est ce langage large que Luc a trouvé chez Paul ; ainsi selon que Luc s'est laissé informer par les indicatifs pauliniens ou par les impératifs, il a pu tout aussi bien comprendre l'eschatologie en termes d'histoire du salut qu'en termes de décision dans l'instant actuel, voire comme une eschatologie en cours de réalisation. Les lectures exégétiques modernes ont voulu choisir ; Luc a reçu.

On peut dire que Luc a fait lui aussi preuve de vues systématiques et de science, respectant au maximum la tradition sans pour autant renoncer à y insérer des innovations. Il rédige un évangile qui se veut actuel pour le lecteur, valable dans toutes les situations, s'adressant tout de même encore au Juif parce qu'il s'adresse surtout au Grec. Luc suit en cela son maître Paul et ne se laisse enfermer ni dans un hellénisme de principe, ni dans une prise de position marquée négativement par un judéo-christianisme qu'il redoute, voire combat. Pour qui compare Marc et Luc, la surprise est grande en constatant les nombreux sémitismes qui se trouvent sous la plume de Luc alors que dans le même texte Marc avait déjà trouvé un mot grec assez exact. Ce conservatisme de Luc a une intention herméneutique. Il ne s'agit pas seulement pour lui de respecter ses sources (ce qu'il fait pourtant). Il ne s'agit pas pour lui de faire preuve de servilité littéraire à leur égard, puisqu'il s'en écarte parfois lorsque celles-ci ne s'intègrent pas à son dessein général. L'usage de ces sémitismes répond à une intention et à une nécessité. A une intention : Luc a laissé

¹ BO REIKE : *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, p. 227.

un nombre suffisant de sémitismes pour rester proche du lecteur de la Bible grecque, pour suggérer à qui fréquente la Septante que le livre, le grand Evangile qui lui expose cette histoire des faits salutaires est *un texte sacré* au même titre, et même davantage encore, que l'écriture à laquelle il se réfère jusqu'à présent. En usant du grec comme Luc le fait, en y mêlant à d'excellentes tournures grecques des sémitismes notoires, Luc procède comme Paul, mais il le fait non pour adapter l'évangile, pour contraindre la matière évangélique à entrer dans ses vues, mais pour le transmettre et pour le communiquer, pour le mettre en situation. Nous retrouvons sur le plan de l'herméneutique, mais transposé dans une autre situation ecclésiastique, le « tant juif que grec », cher à Paul ! *A une nécessité* : pour laisser à certains événements la saveur âcre et rude qu'ils avaient déjà dans la tradition qu'il a reçue, Luc a respecté leur forme littéraire, non pour archaïser, mais pour en souligner et l'éloignement historique et la valeur actuelle. Tel le récit de la transfiguration et des événements qui s'y rattachent, dont les versets 9 : 28, 29, 33, 38, 39, avec leurs tournures très hébraïsantes, soulignent l'importance avant la grande coupure de 9 : 51 à 18 : 14.

Une étude approfondie du rôle d'Israël dans l'œuvre de Luc montrerait la profonde différence avec le mystère d'Israël tel que Paul nous l'expose. A un endurcissement temporaire porté par une large espérance : « Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous » et malgré toutes les luttes que Paul eut à subir de la part de ceux de sa race (Rom. 11 : 32, II Cor. 11 : 26) correspond chez Luc une situation moins ouverte : Israël y apparaît beaucoup plus endurci. Peut-être cela vient-il du rôle de Jérusalem dans la géographie du salut de Luc. Jérusalem, ville où il nous entraîne dès les premières lignes de son évangile, Jérusalem qu'il mentionne encore habilement tout à la fin du livre des Actes 28 : 17, Jérusalem se trouve au centre de son déroulement chronologique et lui fournit un cadre géographique ; nous avons là une topographie christologique, qui devient but et point de départ. Lieu de l'élection et du rejet, Jérusalem en devient le signe et se substitue dans la pensée de Luc au mystère d'Israël de la pensée de Paul. Là encore l'intention de Luc est nette : Jérusalem est à tous, tant aux Juifs qu'aux Grecs, et en l'insérant dans un évangile destiné aux Grecs Luc en retire le monopole aux judéo-chrétiens. Elle n'est plus seulement la ville sainte de l'ancienne alliance, mais le lieu décisif où se trouve le centre de tout, puisque c'est là que s'est déroulé le drame rédempteur auquel tout aboutit et que c'est de son accomplissement que tout repart.

Selon les textes, *Luc interiorise le Règne de Dieu à la communauté* (ainsi Luc 17 : 21) ou *met en valeur la tendance christologique* de ses sources synoptiques et fait jouer l'effet de surprise pour mettre son

lecteur dans une situation telle qu'il est contraint de prendre une décision pour ou contre le Christ, comme dans la finale de la parabole des vignerons homicides (Mat., Marc, Luc 20 : 9 - 19) en insistant sur la décision actuelle face à un tel message.

Il peut encore situer son lecteur au sein d'une histoire où ce dernier se trouve interpellé, pris à partie. La teneur lucanienne de la *parabole du semeur* est à cet égard significative. Luc songe plus aux destinataires de ce message qu'à l'irruption décisive du germe messianique qui donne saveur et signification à la semence. Les conséquences actuelles l'emportent chez lui sur la signification première. Luc ne vise pas à restituer un passé, mais saisit ce qui atteint le présent. En effet atteindre celui qui accueille cette parabole lui semble décisif. C'est à ce prix que celui-là pourra mesurer l'importance même de la semence et du semeur. Cet historien du salut se montre alors le plus existentiel des évangélistes, le plus soucieux de l'actualité de l'enseignement et du message, car il sent bien que si le message n'est pas reçu, n'est pas appliqué ou reste seulement compris de manière fruste et rudimentaire, sans faire intervenir aujourd'hui l'esprit (ainsi avec Apollos), le sens premier de l'événement perd de sa valeur, dans la mesure même où il n'est pas communiqué. Luc n'invente pas, il corrige ; il ne crée pas ; il rectifie — il met de côté plus qu'il ne supprime, ou, lorsqu'il est gêné, il déplace et n'a pas l'air ainsi de s'opposer à la tradition.

Auteur conscient, Luc compose moins que Matthieu, qui n'hésite pas à regrouper hardiment en un même contexte des paroles de Jésus prononcées en des circonstances très différentes (le Sermon sur la montagne).

De Paul, Luc a retenu aussi ce respect de l'événement qui l'oblige à changer de vocabulaire dans le schéma mort-résurrection, en réservant presque exclusivement le verbe « egeirein » = réveiller pour la résurrection du Christ ou pour celle des croyants morts, et qui lui fait utiliser le mot vie pour décrire les effets actuels de la mise en route de l'être du croyant vers sa destination par suite de la présence en lui de celui pour lequel il vit.

Ayant à présenter d'une manière descriptive un *événement* qui de plus en plus s'insérait dans le passé, Luc a voulu lui laisser un caractère de réalité historique tout en montrant comment sa communication et ses effets devaient se faire sentir de plus en plus dans le présent et dans l'avenir. Ainsi, s'il a révisé tous les présents historiques de Marc, au point de n'en laisser qu'un seul sur les 90 utilisés par le deuxième évangéliste, c'est pour situer le temps de celui qui les prononce, temps entré dans l'histoire ; mais en laissant à l'événement tout son contexte, Luc s'attache à rendre la signification plus nette et plus valable encore. Il ne l'enferme pas dans le passé.

Luc a voulu ainsi donner toute son importance au passé comme au présent. La perspective de Luc peut sembler artificielle à qui veut faire de l'histoire une série de points, d'événements sur lesquels reposeraient les réalités qui confèreraient sens à l'événement central. Luc mêle étroitement éléments traditionnels et éléments rédactionnels, transforme la présentation en ne conservant que peu de mots de l'original et pourtant, mieux que Matthieu et que Marc, transmet la totalité du message. Tantôt il donne l'impression que la réalité dérive du sens, que les significations ressenties et perçues aujourd'hui confèrent réalité à un événement qui sans elle disparaîtrait du temps actuel, tantôt il procède tout autrement, comme pour montrer que sans événements il n'y a pas de réalité, donc pas de vérité, donc pas de sens. Les deux s'entremêlent et forment un inextricable mystère. Son jour est à la fois un jour daté, précis, localisé avec un événement de Pâques et en même temps c'est un grand jour, sans date, qui dure ou qui s'accomplit encore dans ses conséquences. Dans le récit de l'apparition aux disciples d'Emmaüs se mêlent kérygme et didachè, message et enseignement. Pour que la présence de Jésus soit reconnue, il y faut la mention des événements, de la mort, de la résurrection, le rappel du rôle de la Loi et des prophètes, l'annonce de la souffrance du Messie à Jérusalem et tout cet enseignement, tout cet évangile qui sûrement restitue aujourd'hui la présence de celui dont la présence est décelée lorsque le pain est rompu. Alors il y a vraie connaissance. La pointe du récit d'Emmaüs rejoint celle de la parabole du riche et de Lazare, où les deux présents historiques sont conservés, pour rappeler sans doute que cette parabole n'est pas une création de Luc qui corrige, mais n'invente pas ! « S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus » (Luc 16 : 31). Pour Luc, l'écriture, ancienne et donc aussi nouvelle, exprime cette volonté profonde qui rend présent Celui qui l'anime. Luc, en conclusion du récit d'Emmaüs (24/34), mentionne mais ne raconte pas l'apparition à Pierre citée aussi en I Cor. 15 : 4 et introduit ainsi la réaction des disciples restés à Jérusalem lorsqu'ils écoutent le récit de l'apparition d'Emmaüs : « *Réellement*, il est ressuscité, le Seigneur, et il est apparu à Simon. » De même que devant la croix le centurion déclare en glorifiant Dieu : « *Vraiment* cet homme était juste. » C'est sur cette *réalité* que porte toute la discussion ! Est-elle histoire ? Est-elle révélation ? Luc nous introduit à sa manière dans le grand débat sur la réalité de la résurrection du Christ. Pour lui comme pour Paul, l'événement dépend du témoignage des disciples, mais la vérité ne peut se passer de l'événement. Il est ainsi, tout à la fois, un fait indépendant des disciples (ils n'en ont pas l'initiative) et dépendant de leur foi et de leur témoignage, puisque c'est grâce à eux que nous le connaissons.

Pouvons-nous au cours de cette approche trop brève, trop fragmentaire, avoir trouvé quelques éléments d'appréciation ? Luc ne traite pas de la Révélation comme histoire, ni de l'histoire comme révélation. Sa construction a conservé en général tout ce qui rendait difficilement acceptables les faits évangéliques pour les disciples. Il a laissé tomber tout ce qui, au point de vue de la coutume, était trop proprement palestinien, mais il a compensé ces modifications en conservant les passages aramaïsans ou hébraïsans. L'herméneutique lucanienne, comme celle de Paul, est ample et accentue la tension, la pulsion eschatologique actuelle au détriment de la tension future. Sa composition est un amalgame : Révélation-foi-histoire, où l'événement porte le sens et le sens communique l'événement.

Sa façon de retravailler les récits fait qu'ils ont plus d'impact chez Luc et que cette visée correspond parfois mieux à une des intentions de ce récit qu'un compte rendu plus ou moins objectif, suivi d'explications déformantes, comme nous en trouvons dans Marc, par exemple (parabole du semeur !). Luc n'est pas le théologien créateur que l'on a voulu en faire. Il n'invente pas, ne recompose pas avec une main géniale les grands traits marquants d'une période révolue. Il ne charge pas de sens les événements qu'il rapporte. Il n'est pas un homme dont la révélation se veut historicisante. Non ! Son propos plus modeste, si nous en jugeons par son herméneutique, c'est de dégager le sens, c'est de le transmettre, c'est que l'Eglise puisse le recevoir quand elle lit l'Evangile comme une histoire certes, mais sans être réduit à l'histoire. Ses enquêtes ne sont pas de celles d'un érudit dont la vie se déroulerait en dehors de la vie de l'Eglise à laquelle il appartient. Luc est évangéliste et son « évangile » est centré sur Jérusalem d'où il part avec Jean-Baptiste pour y revenir constamment avec Paul avec lequel il se termine à Rome. Nos appréciations varieront certainement, mais Luc reste pourtant l'évangile le plus approprié aujourd'hui encore à notre temps.

MAURICE CARREZ.